

Bulletin météorologique.

Washington, 14 décembre.—Indications pour la Louisiane et le Mississippi.—Bonne nuit; vent du sud.

BOUCLE DU NIGER.

Le Standard, examinant la situation respective des forces anglaises et françaises dans la Boucle du Niger, exprime l'espoir qu'aucun conflit ne se produira. Le même langage est tenu par le Daily Graphic, qui dit que les troupes anglaises en marche dans le hinterland de Lagos éviteront d'approcher des postes occupés par les Français.

La concentration actuelle des troupes britanniques, ajoute encore ce journal, est faite en vue de protéger la frontière menacée par des tribus indigènes soulevées et aussi pour prévenir les incursions d'officiers français et pour assurer la prompt occupation des territoires adjacents, actuellement contestés, s'il est fait droit aux légitimes revendications de l'Angleterre.

Aussi, dans la presse anglaise on ramène à sa juste valeur la portée politique de l'envoi de renforts anglais dans ce que l'on commence à dénommer la "Nigeria". Ces mouvements d'officiers et de sous-officiers anglais n'étaient destinés, paraît-il, qu'à encastrer les troupes indigènes dont la mission est d'asseoir l'autorité du gouvernement impérial sur des territoires où l'action de la Royal Niger Company n'est que nominale. C'est à tort qu'on a pu y voir l'idée d'exercer une contrainte morale sur l'opinion publique en France et par conséquent sur l'attitude de nos négociateurs.

Pour nous qui ne nous sommes jamais fait illusion sur la signification que paraît avoir, en fait, le renforcement des troupes anglaises dans le bas Niger, nous sommes heureux de constater que notre manière de voir est confirmée par nos confrères d'outre-Manche.

Des négociations pavidées, même difficiles et prolongées, conclut le Standard, sont le seul moyen auquel la France et l'Angleterre doivent recourir. Personne n'a tenu, en France, un autre langage. Il faut espérer que les négociations en cours aboutiront directement. Mais si, ce qui est possible, elles échouaient à nouveau, les deux pays peuvent, en cas de désaccord absolu, soumettre l'affaire à un arbitrage et conserver ainsi leurs bonnes relations qu'elles ont sur tout ce qui ne concerne pas les différentes affaires d'Afrique.

Emigrants d'un nouveau genre.

Le journal «la Métropole», d'Anvers, annonce que trois cents chiens sont partis de cette ville pour le Klondyke. Cette meute a été achetée pour servir au traînage des marchandises sur la route des champs d'or. Elle sera embarquée à bord du «British-King», à destination de New York.

«Pauvres bêtes!» ajoute le journal belge. La plupart ne reverront sans doute pas leur pays d'origine et tomberont victimes de cette fièvre de l'or spéciale aux bipèdes, leurs maîtres, et dont leurs épais cervelles de chiens ne comprendront jamais que les conséquences meurtrières.

Si les conditions de vos pommiers ont été très mauvaises, la Salicaprille d'Alger vous fera plus de bien que toute autre médication.

qui l'aborderait, son bonnet de coton à la main. —Pardonnez-moi, m'sieu Jean, disait-il... J'ai été si surpris que je ne vous ai pas reconnu tout de suite mais vous n'aviez pas le dos tourné que je voulais courir après vous. Jean Redon se dérida. —Après tout, il se trouvait bien au milieu de ces vieux amis et de ce pays auquel il pensait si souvent dans ses immenses déserts du Dakota. —Comment, tu étais-là, s'écria-t-il, mon pauvre Moulinet! C'est moi aurais dû te reconnaître! —C'est la faute de mon bonnet, m'sieu Jean, et puis vous ne pensez sans doute pas me trouver à Obâtillon? —Non, mais je suis bien heureux de te voir. —Et moi donc! Vous allez rester au pays peut-être. —Pas pour longtemps! —Vous pourriez racheter la Sauvagnère, vous savez! Elle est à revendre, mais dame, c'est une autre paire de manches! Aujourd'hui, c'est un château, un vrai, avec de la terre autour... et il y en a grand!... on pourrait s'y promener une journée sans sortir de chez soi!... Le Roussac se frotta les mains de bonnes trottées à faire là dedans, mais il est défunt, le pauvre bidet! —Moulinet s'interrompt: —Je n'en ai pas le temps, m'sieu Jean.

Bulletin Politique.

Les journaux continuent à enregistrer l'opinion des principaux personnages politiques.

M. Coneyon, ancien ministre, estime que le parti conservateur ne doit pas entraver l'œuvre des libéraux et que ses vœux doivent être pour le succès du régime d'autonomie.

M. Romero Robledo déclare qu'entre la paix à Cuba, au prix des réformes et la guerre, il préférerait la guerre. Maudite soit la paix qui amènera à bref délai l'indépendance de Cuba! aurait-il ajouté.

M. Pidal, président de la Chambre, interviewé au sujet de l'autonomie des Antilles, dit que l'autonomie ne satisfait personne et porte préjudice à de nombreux intérêts. M. Pidal estime que, pour l'accorder, il faut que le gouvernement soit certain qu'il obtiendra la paix ou les moyens de l'obtenir à bref délai. Si le résultat attendu ne se produisait pas, l'Espagne perdrait ses colonies par la faute du parti libéral.

On écrit de Beyrouth. A la suite de réclamations présentées par l'ambassadeur de France, la Sublime-Porte a décidé que le synode destiné à pourvoir au remplacement de feu Mgr Grégoire Youssief se tiendrait dans les mêmes conditions et avec le même cérémonial que celui qui avait été élu, en 1884, le défunt patriarche.

Le vali de Syrie, Nasim pachà, a été chargé de faire une enquête à ce sujet, et, dès que les pièces officielles lui auront été fournies, la date de l'élection sera fixée.

L'ambassade s'occupe également de régler l'affaire d'un voilier grec, chargé de pétrole pour le compte d'un négociant français et arrivé ici après cessation des hostilités. La douane l'ayant autorisé à débarquer sa cargaison, cette opération une fois terminée, le navire fut mis à l'ancre, malgré les réclamations du consul général de France.

Il a été publié une première liste des demandes présentées à la Chine par l'Allemagne, d'après la version de l'agence Dalziel et du «New-York Herald». Voici, d'autre part, la version de l'agence Reuters, qui tient ses renseignements d'un correspondant de Shanghai et qui confirme sur les points essentiels les informations antérieures:

Le gouvernement allemand réclame: 1o. le paiement d'une indemnité de 200,000 taëls pour le meurtre des deux missionnaires du Chan-Toung; 2o. l'érection d'une cathédrale; 3o. le remboursement des dépenses nécessaires par l'occupation de Kia-Tchéou; 4o. la dégradation du gouverneur du Chan-Toung; 5o. le châtiement des meurtriers et des fonctionnaires complices; 6o. un monopole de chemins de fer au Chan-Toung; 7o. l'occupation de Kia-Tchéou par l'Allemagne pour y établir une station de charbon.

La Chine a refusé de discuter ces propositions jusqu'à ce que l'Allemagne embarque ses forces qui se sont établies à Kia-Tchéou; mais elle est disposée à donner d'amples réparations à la mission catholique.

Il ne paraît pas que la Russie appuie d'aucune manière le gouvernement de Pékin. Celui-ci semble décidé à ne pas provoquer d'hostilités; il attend tout de l'effet de la diplomatie.

Ajoutons que, d'après une dépêche de la «Gazette de Franckfort», le bruit court à Kiel que l'équipage du croiseur allemand le «Kaiser» aurait été attaqué traitreusement par les Chinois.

Le capitaine Lebrun-Renaud.

Le «Matin» donne le récit suivant de ce qui s'est passé le matin de la dégradation de Dreyfus entre le condamné et le capitaine Lebrun-Renaud, de la garde républicaine:

C'était dans un pavillon de l'École militaire où Dreyfus, de sept heures à neuf heures moins un quart, attendait que l'on vint le chercher pour la dégradation. Le capitaine Lebrun-Renaud ne connaissait nullement Dreyfus; il était en service commandé, et le hasard l'avait désigné pour conduire le détachement qui gardait son ancien camarade condamné.

Dans ce pavillon où, par ordre, M. Lebrun-Renaud attendait avec son prisonnier, une conversation eut lieu, cela est indiscutable, et l'officier de la garde écoute, sinon les aveux du moins les confidences de Dreyfus. Car nous ne pensons pas que Dreyfus ait avoué son crime. On a mal rapporté ses paroles, et le sens en fut dénaturé.

Voici, d'après la croyance des officiers de la garde depuis cette époque, comment Dreyfus se serait exprimé devant M. Lebrun-Renaud:

«Je suis innocent du crime de trahison dont on m'accuse. Je vous jure que je n'ai pas trahi notre pays, que je n'ai rien résolu concernant la défense nationale. Si j'avais livré des documents à l'Allemagne, comme on le croit, c'est été dans le but de me procurer en retour d'autres documents utiles à la défense nationale, mais je n'aurais jamais trahi mon pays.»

Le capitaine Lebrun-Renaud s'étonna de cette hypothèse bizarre. Dreyfus aurait ajouté: —Admettons que j'ai livré des plans. Ils étaient sans importance aucune et me permettaient d'attendre, en retour, d'autres documents de valeur considérable. Mais je n'ai pas trahi, je suis innocent, et on reverra mon procès.»

UN CAS UNIQUE.

Les journaux anglais annoncent la mort, ces jours-ci d'une Mme John-Jonas, qui avait eu trente-trois enfants, dont trente étaient jumeaux.

Mariée à vingt et un ans, cette dame eut «quinze fois de suite» des jumeaux, puis trois enfants l'un après l'autre qui n'ont, d'ailleurs, pas vécu. Elle était restée mariée cinquante-quatre ans avec un fabricant de meubles habitant Chester, et est morte à l'hôpital âgée de soixante-quinze ans.

De lavis des spécialistes, son cas peut-être considéré comme unique dans les annales de la gynécologie.

Le nouveau Consul de France à la Nouvelle-Orléans.

Nous apprenons que le nouveau Consul de France à la Nouvelle-Orléans a été nommé depuis le 23 novembre dernier, et que, sous peu, il arrivera parmi nous; il se nomme M. Emile Rocher.

Né le 19 décembre 1846, M. Rocher, comme on le voit, est dans toute la force de l'âge. Il a des états de service dont il est en droit de s'enorgueillir.

Le 21 septembre 1886, il était nommé Président de première classe hors cadre et directeur des douanes en Annam et au Tonkin. Deux ans plus tard, le 6 novembre 1888, il passait à Mong-Tze comme consul de deuxième classe.

Le 19 juin 1893, il était fait chevalier de la Légion d'honneur; et le 22 octobre 1894, son gouvernement le nomma consul de première classe à Malte.

M. Rocher a déjà fourni une brillante carrière; il aura l'occasion de la continuer à la Nouvelle-Orléans où la colonie française est nombreuse.

—C'est bon, dit le voyageur. Tu viendras prendre une tasse de café avec nous. Va, je suis pressé. Les servantes s'occupaient du couvert. La Gérarde expédia l'omelette obligatoire et les deux hommes restèrent seul un moment. Alors le vieux Foucart reprit ses questions. —Il y a longtemps que tu es de retour? —Huit jours à peine. —Tu étais à... —Au fond de l'Amérique. —Depuis ton départ? —Oui. —Tes affaires? —Out prospéré. —Tu es riche? —Non, je suis à l'aïse; voilà tout. —Oh vas-tu! —A Châteauneuf-Chinon. —Cher qui? —Cher le notaire. —C'est toujours le même, l'ancien, M. Beauchêne. —Je le sais. —Tu avais donc des correspondances dans le pays? —Oui. —Et pas avec moi? C'est mal! —Bébon! m'écrivait trois ou quatre fois par an! —Le docteur? —Mon ancien camarade de collège. Il s'est trouvé mêlé à une affaire qui me concerne. Nous sommes du même âge, et il est médecin... Discrète par profes-

SUR UNE TOMBE.

Un des meilleurs soldats du pays, un des plus brillants officiers supérieurs de l'armée française, le général de Jéssé, a été enterré il y a quelques jours.

Le ministre de la guerre a parlé sur sa tombe. Il l'a fait en soldat, sincèrement ému par la perte d'un frère d'armes prématurément enlevé à la haute estime de ses pairs, à l'affectueux respect de ses inférieurs, à la confiance légitime que fondait en lui une patrie à qui de douloureuses épreuves ont enseigné le prix des hommes.

Il a fait aussi en chef autorisé et clairvoyant de l'armée, comprenant qu'il n'aurait jamais occasion plus propice d'affirmer, au-dessus des tristesses et des misères morales qui troublent si lamentablement à cette heure la conscience publique, l'immuable tradition de loyalisme et d'honneur que des défaillances individuelles, dont nul peuple, au surplus, n'est à l'abri, ne saurait atteindre.

On ne s'étonnera pas, dit le «Gaulois», de nous voir, étant données les circonstances que nous traversons, donner un exceptionnel écho à des paroles qui, à bien des oreilles, sonnent comme une revanche attendue.

Voici en quels termes s'est exprimé le général Billot:

Messieurs, Le mort prématuré du général de Jéssé n'est pas seulement une perte cruelle pour la cavalerie française et le 10e corps d'armée; elle met en deuil l'armée tout entière, qui sent profondément le vide que la perte d'un tel caractère laisse dans nos rangs.

Dès 1874, M. le général de Barail, commandant le 9e corps d'armée, notant le commandant de Jéssé, son officier d'ordonnance, le caractérisait en ces termes, qui, dans la brève notice militaire, peignent l'homme mieux qu'un long discours: «Officier supérieur d'un mérite et d'une valeur tout à fait exceptionnels. Je n'en connais pas qui réunissent à un plus haut degré les qualités solides et brillantes qui appellent l'attention, fixent la sympathie et commandent l'estime. Grande élévation et grande délicatesse de sentiments; caractère d'une droiture et d'une loyauté parfaites; connaissance profonde de son métier et des progrès que doit faire la cavalerie. J'estime que le commandant de Jéssé est appelé à un grand avenir.»

La carrière du général de Jéssé a pleinement justifié les prévisions de son ancien chef, sous les ordres duquel je m'honore d'avoir servi et que je retrouve au milieu de nous pour rendre un dernier hommage à la mémoire de notre cher et regretté camarade.

Le général Jacquemin et le général Gallimard vous ont retracé la brillante carrière de ce vaillant soldat, modèle accompli de haute distinction, de loyauté chevaleresque, de modestie, de droiture et de bonté.

Je l'ai beaucoup connu, apprécié et aimé, et c'est avec une émotion profonde que je me rappelle les journées passées avec lui, l'année dernière, dans les plaines de Gâtinais, quand il dirigeait avec tant d'intelligence, de coup d'œil et d'entrain les manœuvres de ses trois divisions de cavalerie.

Vous l'avez tous vu, peu de temps après, au camp de Châlons, superbe à la tête de ses 10,000 chevaux, présenter à l'auguste souverain allié de la France, dans un ordre admirable, ses magnifiques escadrons.

Réunis aujourd'hui autour de son cercueil pour lui rendre les derniers devoirs, les chefs de l'armée et le ministre de la guerre, dans le recueillement de cette imposante cérémonie, sont conduits à méditer sur les incidents douloureux et passagers qui peuvent ébranler et attrister l'armée, sans parvenir jamais à troubler son calme et son dévouement silencieux au devoir, sans atteindre sa légitime fierté.

Jean Redon se révolta. —Etrangers! dit-il. Pêtré quand on a vécu ensemble pendant des années!... —Mais! —Quand on a porté le même nom! —Cependant!... —Quand on s'est juré de s'aimer toujours... quand des enfants sont nés qui auraient dû former entre la femme et le mari des liens indissolubles... —C'est bon! c'est bon! dit l'aubergiste mal convaincu... Tu sais bien qu'on a changé ces choses-là... comme beaucoup d'autres... Ta femme a divorcé, mon ami. Elle est redevenue libre et elle a profité de sa liberté pour en épouser un autre... un brave homme, ma foi, qu'elle a voulu le malheur de perdre, et la voilà veuve... —Depuis deux ans... —Ah! tu le sais encore? —Oui. —Je vois avec plaisir qu'on te tenait au courant... —Le docteur Reboul, était mieux placé que personne pour me renseigner. Quand l'accident du comte arriva, c'est lui qui fut appelé au château de Bussey... Seulement il ne put que constater la mort.

—Le malheureux avait fait une chute affreuse dans une grande chaise... Emporté par son cheval à travers bois, il s'est brisé la crâne contre un chêne... C'est une grande perte pour le

pays... Le bien qu'il y a fait est incalculable... Tous ses revenus passaient en bonnes œuvres... —Qu'est-ce que sa femme a contournée... ajouta Jean Redon. Il paraît qu'il l'aimait éperdument puisqu'il lui a laissé toute sa fortune. —Allons, fit le père Foucart, il n'y a rien à s'appréhender... Mange donc!... C'est plus sain que de songer aux choses du passé dont quelques-unes ne sont pas belles... L'entretien fut interrompu.

Une grosse fille rougeaud qui remplaçait Mélanie, celle qui servait Jean Redon lors de son passage dans la Nièvre avant son départ pour l'Amérique, apportait un rôt de veau doré qui répandait une appétissante odeur de fines herbes, accompagné d'une salade. Elle fut tout étonnée de voir que le voyageur avait à peine touché à l'omelette. —Ca ne va donc pas? demanda-t-elle avec intérêt. —Si, si, fit Jean Redon. Attendez une seconde.

Il expédia en deux temps son premier plat et passa au second. —Voyez vous, dit-il, quand il se retrouva seul avec le vieillard, je m'étais juré de ne plus m'occuper de Thérèse... J'avais prié Reboul de ne jamais m'en parler... —Et tu aurais été vexé? l'avait fait! On connaît ça... —Peut-être. Sa tout ça, quoi que je voulais, il m'était

impossible de n'y pas songer... Elle a été ma femme après tout; elle m'a appartenu!... Elle s'est appelée Thérèse Redon! Elle m'a causé les plus grandes douleurs que j'aie ressenties de ma vie... Voyez-vous mon ami, je ne sais pas ce qu'elle a dans le sang!... Quand on l'a connue, quand on l'a aimée, on ne peut pas l'oublier!... Trois hommes se sont attachés à elle et elle est devenue leur unique pensée, leur obsession, démon de consolation de l'autre, du dernier de celui dont elle porte le nom et dont elle possède la fortune... Des deux premiers, l'un était son amant, c'est le marquis de Borden. Il la regrette, et sa perte l'a transformé!... Cependant il est plein de prévenances et de tendresse pour la marquise... une femme sublime de bonté... —Qui te l'a dit? —Roubaud, mon cousin, que j'ai vu à Paris... —Il est toujours chez le marquis? —Toujours. —L'autre la hait!... C'est moi!

—Après quinze ans de séparation?... —Et je la hais jusqu'à mon dernier souffle!... —Toi, en si bon garçon? —Ah s'écria le voyageur, je l'étais peut-être... aujourd'hui, si j'y suis longtemps... Je ne suis pas le seul plus...

Le général de Jéssé.

Le général de Jéssé, mort à 60 ans, était un homme d'une haute stature, d'une belle figure, d'un caractère ferme et d'une grande énergie.

Il avait été élevé à l'école militaire, où il se distingua par ses brillantes études et par son courage. Il fut nommé lieutenant à 18 ans, et passa rapidement par les grades de capitaine et de colonel.

Il prit part à plusieurs campagnes importantes, notamment à la guerre de 1870, où il se distingua par son bravoure et son sang-froid. Il fut promu général en 1885.

Il fut nommé commandant en chef de la cavalerie française en 1890, et occupa cette haute fonction jusqu'à sa mort. Il était très estimé de ses supérieurs et de ses subordonnés.

Il était marié et avait plusieurs enfants. Il était très dévoué à sa patrie et à son métier. Sa mort a été une grande perte pour l'armée française.

Un Soldat.

«C'est là une constatation consolante pour ceux qui, comme nous, se sentent touchés au plus vif d'eux-mêmes par tout ce qui ressemble à une atteinte au prestige de notre admirable et vaillante armée, et en même temps une leçon pour les imprudents, les inconscients, devons-nous dire, qui ne comprennent pas que ce prestige est le plus sûr, le seul vrai garant de notre force nationale et de notre sécurité.»

OURIEUSE EXPERIENCE.

M. Emile Gautier, dans la «Science française» démontre avec preuves à l'appui comment la photographie et la graphologie, en prenant trois lignes de l'écriture d'un homme, peuvent le faire peindre.

Il écrit à son secrétaire de la rédaction la lettre suivante: «Paris, le 19 novembre 1897. «Mon cher Obalaki,

«On parle beaucoup, en ce moment, de documents photographiques qu'il serait possible, à ce qu'il paraît, de maquiller, de décalquer de «tripaouillers», en un mot, de toutes les façons, le plus aisément du monde.

«Il peut s'en suivre, m'assure-t-on, des illusions telles que les plus malins s'y laisseraient prendre. «Vous qui êtes en relations constantes avec des photographes subtils, tâchez donc d'avoir des renseignements précis sur cette sorcellerie. Ce serait du plus haut intérêt pour nos lecteurs.

«Bien à vous, «Emile Gautier.»

On s, explique M. Emile Gautier, découpé dans ma lettre, écrite sur le papier de la «Science française», des lettres, des syllabes, des mots, et on les a, sans plus de façons, transposées photographiquement sur une feuille de papier du «Figaro» de façon à en faire le compromettant billet que voici:

«19 novembre. «Mon cher monsieur, «Vous êtes autorisé à dire partout que je suis le dernier des imbéciles. Après ce qui vient de se passer, j'en suis réduit à ce triste aveu.

«Votre repentant, «Emile Gautier.»

(L'écriture est absolument la même, évidemment, puisque ce sont les mêmes caractères qui ont servi à confectionner la seconde lettre. Et cependant, la liaison des caractères, dans la seconde lettre, présente de telles différences avec la liaison des caractères dans la première lettre qu'un œil exercé ne peut s'y tromper et découvrira la fraude.)

THEATRES.

Grand Opera House. La seconde représentation du «Prince Rudolph» a tenu tout ce qu'avait tenu la première.

M. Otis Skinner y fait merveille depuis dimanche soir, dans le principal rôle.

Par exemple!... —Non, en vérité! Cette femme-là m'a mis du feu dans l'âme, elle m'a rendu malade, irritabile.

—Allons donc! C'est ce que je ne croirai jamais! —Parce que vous ne doutez pas des tortures d'une vie comme la mienne. T'n's! mieux vaut n'en pas parler...

—Si tu vien dans ce pays, tu dois supposer qu'il l'arrivera de la rencontrer, de la voir... Mauvais moyen pour reconquerir un calme, de la tranquillité!... Jean Redon haussa les épaules.

—Je ne peux pourtant pas renoncer à tout à cause de cette femme, dit-il, à mes amis, à mon pays! Elle m'en a chassé... et encore aujourd'hui je ne fais qu'y penser! Je n'ai qu'un désir, y revenir et finir mes jours. Tu vas repartir? —Dès que mon affaire sera faite.

—Sitôt!... Jean Redon attaqua le veau rôti avec une sorte de rage.

Accadémie de Musique.

Pièces attrayantes, autant par le sujet en lui-même, que par la richesse des costumes et de la mise en scène—tel est l'opéra-bouffe représenté depuis trois jours à l'Accadémie de Musique. Ajoutons à cela une musique jolie, alerte, gaie, et ne vivant pas à la science dans laquelle se renferment les compositeurs aux dépens souvent des auditeurs. Voilà plus qu'il n'en faut pour attirer la foule jusqu'à samedi soir, à ce théâtre.

Théâtre St-Charles.

C'est avec une vive curiosité que les amateurs de théâtre américain se sont portés, lundi, au théâtre St-Charles, pour assister à la première représentation de «Master of ceremonies» interprété par M. Lewis Morrison. La plupart des spectateurs ne connaissant pas l'opéra-comique sous les traits diaboliques et sous le costume rouge de Méphisto. Rien d'humain dans cette physiognomie pour la masse des auditeurs. Aussi, la surprise a été générale, lorsqu'on a vu apparaître, en la personne de l'ex-Méphisto, un homme du monde, aux façons distinguées, à la mise élégante, et manifestant des sentiments diamétralement opposés à ceux qu'il était habitué à exprimer, sous les traits repoussants de Méphisto.

Le succès a été franc, loyal, spontané. C'est une belle et bonne soirée pour M. Morrison, à qui elle promet une série de représentations brillantes qui dureront jusqu'à la fin de la semaine et pourraient se prolonger bien au delà, si les exigences de la scène américaine ne s'y opposaient.

MOT DE LA FIN.

Deux ivrognes titubaient hier soir rue du Canal: —Pisque j'te dis que c'est moi qui paye.

—Non, j'ai trop bu. —Malheur! t'es pas un homme! t'as peur du canon.

Hier soir, rue de Chartres, une bonne femme à lunettes bleues, n'ayant qu'un bras, accostait les passants: —N'oubliez pas, mon bon monsieur, une pauvre femme affligée de la vue et d'un bras!

—Affligée d'un bras!... s'écria Anatole, en entendant cette requête, eh bien et moi donc qui en ai deux!

Bal de charité. Mme de X... à sa fille, après une série de vaines: —Dans quel état tu te mets, ma chère enfant! Tu es en rage.

C'est pour les pauvres, petite mère... Il faut bien qu'ils puissent s'engraïsser à leur tour de la sueur du riche!

Chez le notaire du canton. Le tabellion à un vieux paysan: —Vous ne savez ni lire ni écrire? Le bonhomme, un peu honteux: —Non, m'sieu l'notaire... J'ons même jamais su!

Le jeune Hermogène est sévèrement réprimandé par son père, un couillarde bien connu: —Il faut mieux travailler que tu ne le fais, lui dit celui-ci; il y a un temps pour tout dans la vie: un temps pour le travail, un temps pour le plaisir...

Le jeune Hermogène interrompant, coguenaud: —Il y a aussi un tant pour tant!

Le jeune Mimile ne rêve pas de plus grand bonheur que de faire librement plus tard tout ce qu'on lui interdit à présent.

Il disait l'autre jour, avec un petit air gros de menaces: —Quand je serai grand, je jouerai tout le temps avec des allumettes!

—Par exemple!... —Non, en vérité! Cette femme-là m'a mis du feu dans l'âme, elle m'a rendu malade, irritabile.

—Allons donc! C'est ce que je ne croirai jamais! —Parce que vous ne doutez pas des tortures d'une vie comme la mienne. T'n's! mieux vaut n'en pas parler...

—Si tu vien dans ce pays, tu dois supposer qu'il l'arrivera de la rencontrer, de la voir... Mauvais moyen pour reconquerir un calme, de la tranquillité!... Jean Redon haussa les épaules.

—Je ne peux pourtant pas renoncer à tout à cause de cette femme, dit-il, à mes amis, à mon pays! Elle m'en a chassé... et encore aujourd'hui je ne fais qu'y penser! Je n'ai qu'un désir, y revenir et finir mes jours. Tu vas repartir? —Dès que mon affaire sera faite.

—Sitôt!... Jean Redon attaqua le veau rôti avec une sorte de rage.

—Par exemple!... —Non, en vérité! Cette femme-là m'a mis du feu dans l'âme, elle m'a rendu malade, irritabile.

—Allons donc! C'est ce que je ne croirai jamais! —Parce que vous ne doutez pas des tortures d'une vie comme la mienne. T'n's! mieux vaut n'en pas parler...

—Si tu vien dans ce pays, tu dois supposer qu'il l'arrivera de la rencontrer, de la voir... Mauvais moyen pour reconquerir un calme, de la tranquillité!... Jean Redon haussa les épaules.

—Je ne peux pourtant pas renoncer à tout à cause de cette femme, dit-il, à mes amis, à mon pays! Elle m'en a chassé... et encore aujourd'hui je ne fais qu'y penser! Je n'ai qu'un désir, y revenir et finir mes jours. Tu vas repartir? —Dès que mon affaire sera faite.

—Sitôt!... Jean Redon attaqua le veau rôti avec une sorte de rage.

—Par exemple!... —Non, en vérité! Cette femme-là m'a mis du feu dans l'âme, elle m'a rendu malade, irritabile.

—Allons donc! C'est ce que je ne croirai jamais! —Parce que vous ne doutez pas des tortures d'une vie comme la mienne. T'n's! mieux vaut n'en pas parler...

—Si tu vien dans ce pays, tu dois supposer qu'il l'arrivera de la rencontrer, de la voir... Mauvais moyen pour reconquerir un calme, de la tranquillité!... Jean Redon haussa les épaules.

Accadémie de Musique.

Pièces attrayantes, autant par le sujet en lui-même, que par la richesse des costumes et de la mise en scène—tel est l'opéra-bouffe représenté depuis trois jours à l'Accadémie de Musique. Ajoutons à cela une musique jolie, alerte, gaie, et ne vivant pas à la science dans laquelle se renferment les compositeurs aux dépens souvent des auditeurs. Voilà plus qu'il n'en faut pour attirer la foule jusqu'à samedi soir, à ce théâtre.

Théâtre St-Charles.

C'est avec une vive curiosité que les amateurs de théâtre américain se sont portés, lundi, au théâtre St-Charles, pour assister à la première représentation de «Master of ceremonies» interprété par M. Lewis Morrison. La plupart des spectateurs ne connaissant pas l'opéra-comique sous les traits diaboliques et sous le costume rouge de Méphisto. Rien d'humain dans cette physiognomie pour la masse des auditeurs. Aussi, la surprise a été générale, lorsqu'on a vu apparaître, en la personne de l'ex-Méphisto, un homme du monde, aux façons distinguées, à la mise élégante, et manifestant des sentiments diamétralement opposés à ceux qu'il était habitué à exprimer, sous les traits repoussants de Méphisto.

Le succès a été franc, loyal, spontané. C'est une belle et bonne soirée pour M. Morrison, à qui elle promet une série de représentations brillantes qui dureront jusqu'à la fin de la semaine et pourraient se prolonger bien au delà, si les exigences de la scène américaine ne s'y opposaient.

MOT DE LA FIN.

Deux ivrognes titubaient hier soir rue du Canal: —Pisque j'te dis que c'est moi qui paye.

—Non, j'ai trop bu. —Malheur! t'es pas un homme! t'as peur du canon.

Hier soir, rue de Chartres, une bonne femme à lunettes bleues, n'ayant qu'un bras, accostait les passants: —N'oubliez pas, mon bon monsieur, une pauvre femme affligée de la vue et d'un bras!

—Affligée d'un bras!... s'écria Anatole, en entendant cette requête, eh bien et moi donc qui en ai deux!

Bal de charité. Mme de X... à sa fille, après une série de vaines: —Dans quel état tu te mets, ma chère enfant! Tu es en rage.

C'est pour les pauvres, petite mère... Il faut bien qu'ils puissent s'engraïsser à leur tour de la sueur du riche!

Chez le notaire du canton. Le tabellion à un vieux paysan: —Vous ne savez ni lire ni écrire? Le bonhomme, un peu honteux: —Non, m'sieu l'notaire... J'ons même jamais su!